Document généré le 24 avr. 2024 21:28

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Ginette
ou le sous-sol de la rue Duluth

Fulvio Caccia

Numéro 19, automne 1983

Nouvelles et récits

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15904ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Caccia, F. (1983). Ginette : ou le sous-sol de la rue Duluth. *Moebius*, (19), 85–96.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FULVIO CACCIA

Ginette
OU
le sous-sol de la rue Duluth

«Tout à l'heure, j'ai vendu mon havresac, et tout ce qu'il contenait, sur la place du marché de ce petit village afghan. Quant à mon passeport, vestige imparfait de mon identité, il y a belle lurette que je m'en suis débarassé. J'ignore depuis combien de temps j'ai quitté Kaboul. La vie moderne a perdu son sens pour moi. Après-demain, si tout va bien, j'entrerai au Tibet, là d'où je viens. Je ne sais pas si je te reverrai. La vérité est ailleurs. Adieu. Ginette».

Chaque fois que je repasse, rue Ontario, devant la vieille affiche oubliée du dernier spectacle de Ginette Ladouceur, le souvenir persistant de sa dernière lettre me hante à nouveau. Cela fait bientôt quatre ans que je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Je me demande toujours ce qui a bien pu pousser cette diablesse, descendante d'Iroquois et de Bretons, à errer ainsi dans les plateaux du Baloutchistan. Il y a à peine quelques années, elle mordait dans la vie avec la fougue de ses vingt ans.

Je l'avais rencontrée chez des amis au moment où sa carrière de chanteuse populaire prenait son essor. Je revois encore son regard de chatte sauvage, le balancement de ses hanches et son beau corps cuivré de déesse indienne. Elle n'avait pas son pareil pour rouler les 'r' ou rire en 'fa' dièse. Je fus aussitôt séduit. Nous nous fréquentâmes mais le hasard et sa popularité grandissante se chargèrent de nous séparer.

Il était déjà question qu'elle entreprenne une carrière en France lorsqu'elle rencontra François, un parolier raté que j'avais vaguement connu au collège. Dès ce moment, elle abandonna tout. Les supplications répétées de son agent et de ses amis ne servirent qu'à l'enfermer dans sa position. On chuchota que son nouvel amant, un lointain cousin au demeurant, lui avait tourné la tête. Puis on finit par l'oublier. Elle qui ne pouvait prolonger une liaison plus de deux mois eut la curieuse idée de faire durer celle-ci trois fois le délai prévu. Un bon matin de juin, elle partit, seule, pour l'Extrême-Orient.

J'ignore encore ce que Ginette pouvait trouver à ce farfelu.

Étaient-ce son goût immodéré pour la numérologie qui l'attirait ou l'étrange éclat de ses yeux?

En juin 1979, je croisai François aux abords de l'ancienne palestre nationale. Il avait conservé sa longue tignasse qui lui cachait la moitié du visage imberbe, et ses jeans rapiécés. Le teint clair, la démarche dégingandée lui donnaient l'allure d'un éternel adolescent. Il était tel que je l'avais connu un certain jour de 1968 dans l'ancienne seigneurie de Terrebonne. Il m'invita à venir le voir. J'hésitai, mais le désir d'obtenir des nouvelles de Ginette l'emporta. Je pris rendez-vous avec lui pour le surlendemain. La curiosité et un certain ressentiment n'étaient pas étrangers à cette démarche. Je ne lui avais pas tout à fait pardonné de m'avoir remplacé auprès de Ginette. Peut-être lui en voulais-je aussi d'avoir exercé sur elle une telle emprise.

François Savaria habitait quatre pièces d'un rez-de-chaussé, rue Duluth, dont il avait abattu les cloisons pour les faire apparaître plus grandes. La pénombre régnait. Je ne pus dire si le manque de lumière résultait du temps maussade de cette journée ou de l'épais dépôt de suie sur la surface des rares fenêtres.

Les murs jaunis étaient ornés de mandalas, de pentagrammes. Sur la table, encombrée de livres et de reliefs d'un repas, trônait un chandelier à sept branches engorgé de cire séchée. Pour peu, on se serait cru à l'intérieur d'une tente de bédouin. La toile de batik du plafond accentuait cette impression.

Se pouvait-il que cette atmosphère irréelle eut été celle de Ginette? je remarquai sur un mur sa dernière photo de concert. Elle rayonnait dans sa robe de séquins. Plus bas, il y avait d'autres photos inédites d'elle. Je découvrais Ginette à treize ans, ondine délurée dos au Rocher Percé, languissante de désir dans un lit défait, bacchante sur la scène du théâtre St-Denis, froide et altière au «party» de Kébec-Spec. À plus de quatre ans de distance, Ginette continuait d'exercer sur moi son envoûtement.

Elle avait cette beauté exacte, sauvage, qui tranchait si nettement dans la foule à midi. Ses yeux pers attiraient les regards. Dans la multitude, elle était une sorte de point de fuite à haute définition. Je lui en avais fait la remarque un soir d'orage. Elle rit longtemps, très longtemps. Ses lèvres entrouvertes me découvrirent, cette nuit-là, deux rangées parfaites de dents nacrées.

«Alors Garcia, toujours amoureux!» Cette phrase claqua derrière moi comme un coup de fouet. Je me retournai lentement. François souriait ironiquement. Entre ses doigts fumait un joint de haschisch. Il me le tendit sans mot dire. Je n'osai refuser. J'étais trop confus pour réagir. Je m'en voulais d'avoir succombé bêtement à la sentimentalité.

Un temps infini s'écoula entre la première bouffée et la dernière. C'est lui qui finalement brisa le silence. «Je n'ai pas de nouvelles d'elle depuis deux ans», dit-il d'une voix grave. Ce fut là sa seule allusion à Ginette. Puis changeant de ton, il m'entretint

de l'influence des lunaisons sur les retards des chèques d'allocation de chômage dont il était un bénéficiaire assidu. Je crus opportun de rire. L'ambiance se détendit. En vingt minutes, il me parla de ses études universitaires avortées, de sa manie des faits divers et de sa propension à la verbo-motricité. Il voulut me garder à dîner - des lentilles -, mais je refusai poliment. Nous nous quittâmes en nous promettant bien de nous revoir les jours suivants.

Cette dernière rencontre confirma mon jugement antérieur François était un hurluberlu prétentieux. Il parlait avec un accent contrefait et affectait devant la vie une attitude froide, détachée. En lui se cristallisaient les pires excès de ma génération: la fatuité, l'ignorance, et l'indécision. Son langage était un salmigondis d'expressions joualisantes, de slang américain, et d'argot parisien. Si un terme lui échappait, il le forgeait.

Néanmoins, malgré ses grossiers abus de langage, ce personnage m'attirait par son côté singulier, presque baroque. Je voulus savoir jusqu'où il pouvait pousser l'exagération.

Le 18 octobre, je le revis pendant deux heures. Le 30 du même mois, l'anniversaire de Ginette me servit de prétexte pour m'inviter à dîner, avec le plus parfait naturel. Deux semaines plus tard, j'ajoutai une bouteille de mauvais caribou au gâteau au fromage dont il raffolait. Ce soir-là, notre conversation se prolongea jusqu'aux petites heures du matin. Il fit allusion à l'étrange filiation qui liait Charles Manson, the Son of Sam, le meurtrier d'Atlanta, à d'autres assassins psychopathes. «Ce sont tous des enfants de sous-sol», conclut-il mystérieusement. Le 17 novembre, en guise d'explication, il évoqua le mythe de la caverne de Platon. Pour lui, le sous-sol des maisons n'était que la continuité moderne de la grotte de cette allégorie grecque. Il attribuait le caractère froid et introverti d'une frange de la génération de l'après-guerre à une fréquentation indue de cet humide entrepôt des tondeuses à gazon. La métonymie expliquait ce phénomène. «Trop d'enfants, surtout les aînés mâles, disait-il, avaient joué, grandi, dans ce lieu sombre». Ils étaient le souterrain et le sous-sol était en eux. Les assassins étaient ceux qui avaient pu distiller de ce lieu les vertus lucifériennes.

Deux jours plus tard, il exhuma de son classeur une enveloppe chiffonnée de laquelle s'échappa une liasse de découpures de journaux. Jamais je n'avais vu étalés autant de faits divers morbides. On y trouvait pêle-mêle des meurtres sanglants, des suicides atroces, des mutilations. Savaria poussa le mauvais goût jusqu'à me dévoiler la correspondance personnelle d'un de ces assassins. Ces lettres dépeignaient le délire, l'extrême dénuement, l'enfer. Je cessai de le voir.

C'en était trop. Je trouvais abiecte la manière dont il défigurait les intuitions de Bachelard et malmenait celles de Platon. Son ignorance et sa vanité injuriaient continuellement l'intelligence. Ce qui l'amenait à confondre plus d'une fois Hegel et

Schopenhauer, le matérialisme historique avec la théorie des monades de Leibniz, celle des structures dissipatives de Prygogine avec une variation du temps.

Quand à ses divagations, je les attribuais davantage à une paranoïa inoffensive produite par l'abus de haschisch plutôt qu'à une véritable psychose criminelle.

Les choses en seraient restées là s'il ne m'avait accosté quelques mois plus tard lors d'une soirée de poésie à la Bibliothèque nationale. Il me parla avec une volubilité familière, comme si nous ne nous étions quittés que la veille. Il se lança aussitôt à fond de train dans une défense et illustration de l'itinérant. L'errance, selon lui, était le nouvel attribut de l'homme moderne. Cette fin de siècle, fortement technologisée et informatisée, réactualiserait l'Odyssée d'Homère. Le moderne Ulysse verrait se déployer autour de lui un nouveau cosmos à topographier. Considérations paradoxales, s'il en fut, pour un homme qui n'avait jamais franchi les limites de St-Jérôme.

Bien que futiles, ses assertions me paraissaient moins étranges que celles dont il m'avait fait part antérieurement. De plus, à ce moment-là, mes réticences envers le personnage s'étaient quelque peu estompées; ma curiosité reprenait le dessus. J'eus la maladresse de lui demander pourquoi il ne couchait pas toutes ces idées sur papier. Il répondit à mon grand étonnement que ces réflexions et d'autres non moins affriolantes figuraient dans le Chant I d'un vaste poème sur lequel il travaillait depuis cinq ans. Son texte s'intitulait «Earth Song». Il consistait en une description versifiée de la planète où n'étaient pas absents les néologismes pseudo-scientifiques et les anacoluthes les plus divers.

Il insista pour m'en lire un passage. De son sac kaki, il sortit une liasse de feuilles raturées coiffée de l'en-tête du ministère des Affaires culturelles. Il gonfla le torse et déclama:

«Les aurores boréales chatoient bleues blanches
Cathédrales luminescentes dans la nuit pervenche
La terre est pareille à ces ions azurés
Oeuf cosmique égaré au milieu de ma chambre.»

Les personnes tout autour s'étaient retournées, quelque peu étonnées par cette déclamation intempestive. Nous nous retirâmes dans la galerie de photos.

«Tu vois, me dit-il en gesticulant, ce que j'ai tenté de faire, c'est de synthétiser en quatre vers l'impression qu'ont eue 200 millions de téléspectateurs en apercevant la terre vue de la lune. A cet égard, le titre est révélateur, poursuit-il, et permet au moins une triple lecture, sans compter toutes celles qui sourdent sous l'écorce! Le titre se réfère en effet à la nouvelle narrativité et à Marguerite Duras, suggère homophoniquement le chakra du coeur dans le yoga..., et enfin signale le discours écologico-politique de Bukminster Fuller. La structure générale du quatrain, la métrique, la rime accidentelle s'apparentent assez à la forme

classique, mais sans l'imiter tout à fait. L'aurore, continue-t-il, fait allusion à la fois à notre nordicité et au processus de sublimation; elle illumine également le passage mythique du nord-ouest dont nous sommes tributaires. Je ne sais pas si tu te rends compte, mais ça m'a pris quatre mois avant de peaufiner la version finale.»

Il me lut de nombreux autres passages tout aussi insipides. Son imagerie anémiée s'enlisait dans le fade anachronisme. Quand au style discordant, heurté, il manquait de souffle tout simplement. Peu de choses à voir avec la poésie-jazz de «Mexico City Blues» de Kerouac ou l'étonnant «Howl» de Ginsberg comme il tentait vainement de me le faire accroire. Sa diction était tout aussi impertinente. Il exagérait à dessein le roulement de ses 'r', rendant ainsi incompréhensible la moitié de ce qu'il disait. Ses hésitations stylistiques l'empêchaient d'injecter un peu de cette impertinence nécessaire au poème. Dans mon journal personnel, je qualifiai cette première lecture de «capharnaum mcCluanesque».

Une fois, j'eus l'occasion de lire les onze mille hexamètres inédits du grand poète acadien, Napoléon Bélliveau. Cet écrivain inconnu, petit-fils d'exilés, passa 26 ans de sa vie à consigner dans son cahier de notaire, la flore, la faune, et les particularités géographiques de son Acadie natale. Le désir de léguer à ses descendants les images fugaces de son pays avant quelqu'autre «dérangement», me plut d'emblée.

Bien qu'apparentée à la thématique du poète acadien, l'entreprise de Savaria ne parvenait pas à maintenir le ton requis. Une certaine élévation lui manquait pour embrasser élégamment la totalité des êtres et des choses. En fait, il écrivait comme si toute une génération de poètes avant lui n'avait pas existé. Ce qui l'amenait inévitablement à piller dangereusement ses aînés.1 Cette méconnaissance feinte ou réelle ne l'empêcha pas de terminer en juin 1980 le Chant V consacré à la plus grande partie du littoral norvégien.

Il fallait voir le contentement béat sur son visage lorsqu'il me récitait les strophes décrivant les entrepôts portuaires de Stavinger, cinq kilomètres du fleuve Glomma, le versant sud du mont Kebnekaisse, une partie de l'aéroport champêtre d'Oslo, quelques drakkars du XIième siècle. Je cite un extrait au hasard:

1 Je donne un exemple: «le noir, l'acéré, l'amer
tu hurles dans la beauté lisse du froid
dans le délire des bouleaux, le débordement
des épinettes, des sapins et autres comparses
parmi les pierres noires et les rages pavoisées
la mort...»

«Terra Gaia, polysémie palpitante d'ancêtres
Continent, socle, turgescence de l'Etre
Thulé, Overdose, affamée de siècles
Au plein derme de la mémoire, l'intertexte se love
Oh! Erickson, I'm looking for my love!» 1

«Je n'avais jamais pensé réussir une si formidable énumération de substantifs et de périphrases en si peu de vers, exulta François de sa voix de fausset. Oh, je sais! Tu me diras que je succombe à la facilité parnassienne, racoleuse, hellénisante. Erreur pourtant. Cela ne sert qu'à mieux mettre en relief la référence à la modernité qui surgit, éclate, devrais-je dire, dès le troisième mot. Admets tout de même qu'embrasser 3000 ans et deux conceptions esthétiques à la fois, ce n'est pas de la tarte!»

François fit une pause comme pour mieux me laisser apprécier la vertigineuse profondeur de son discours. Il reprit d'un air entendu. «Naturellement, le même procédé vaut pour le second vers. Avec tes connaissances en psycho-critique, tu as sans doute remarqué l'alternance antagonique du féminin et du masculin, du yin et du yan qui s'opposent, se combattent pour accoucher enfin de l'Etre. L'allusion ici à Parménide et à Freud est très explicite. Puis toc! Thulé la blanche, l'Aryenne Thulé irradie d'un sombre éclat le coeur de la strophe. Je m'arrête à peine et au lieu de tamiser l'éclairage, je l'amplifie aussitôt en accolant à cette cité mythique toute la démesure de l'urbanité contemporaine!»

Il me tint ce langage pendant plus d'une heure. Sa suffisance était choquante. Pas même l'ombre d'une modestie maladroite dans laquelle se drapent habituellement les jeunes écrivains. Les qualités qu'il trouvait à sa poésie étaient d'ordre référentiel. Pour lui, évoquer une essence botanique, quelques affluents, une famille de vivipares suffisait à les investir de sens. Il croyait à une écriture ornementale, chiffrée, cumulative dont le décryptage devait se faire à divers degrés. Cette ambition était légitime, les moyens employés l'étaient moins. Son effronterie le desservait. Il y avait de la hyène en lui. Son obstination néanmoins m'impressionna. Je pris congé de lui à deux heures du matin.

Deux semaines plus tard, j'eus la surprise de l'entendre au téléphone. C'était bien la première fois qu'il prenait la peine de m'appeler. Il m'invita à venir le rejoindre au restaurant «la Grotte grecque» que Castofaris et Menlios - «tu sais, mes proprios crétois» - venaient tout juste d'ouvrir au coin de la rue. Je refusai.

1 Dans ces vers, on note le calque insidieux, la perversion du grand poème de Gaston Miron. Il résulte d'une surenchère qui déporte l'apocryphe vers le délire.

Il insista. Finalement, j'acceptai sans gaîeté de coeur. «Pour une fois qu'il me paie un vrai bon repas» me suis-je dit.

Le restaurant était bondé. Je compris pourquoi. Le malin avait omis de me dire que l'inauguration avait justement lieu ce soir-là. Tous les prix étaient réduits de moitié. Nous nous incrustâmes autour d'une table minuscule en face de la porte de service. Une bonne partie de la faune artistique de Montréal s'y était donné rendez-vous. «Tu vas voir, cela va devenir aussi connu que la Casa espanol», glousse-t-il après un verre de Reszina.

Pourtant le décor, l'ambiance tapageuse et plus encore la carte n'avaient rien de remarquable. Ils se conformaient en tous points au style néo-grec mis en vogue par les établissements du même genre qui avaient, si j'ose dire, «hellinisé» la rue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

La surcharge, le «kitsch» des années '50, la rusticité paysanne des cantinas de la Plaka athénienne, d'Héraklion ou de l'avenue du Parc étaient enfouis sous une épaisse couche de stucco tout propre et tout blanc. Tout ce qui évoquait la Grèce était un agrandissement photographique de Matala qu'un reportage «illustré» de la revue *Life* et l'influence consécutive de jeunes itinérants avaient popularisé une quinzaine d'années auparavant.

Cette fade imitation préludait à mon avis à une faillite retentissante. J'en fis la remarque à mon hôte qui me sourit énigmatiquement. Il ne tarda pas à me lire ses toutes dernières compositions. Il les avait modifiées selon un douteux jeu de réthorique. Au lieu d'écrire simplement «nuit», il remplaçait ce mot par un néologisme de son crû, - nostulescence, nuitale, nuctiforme, nuctilope - ou lui substituait carrément l'équivalent anglais. Les mots savants, les expressions pompeuses pullullaient. Dans les quelques pages qu'il me lut, j'en dénombrai une bonne trentaine touchant la virologie, la physique des quantas, le clonage. C'était catastrophique. Au contraire, Savaria trouvait ce procédé remarquable.

Il attaqua rageusement la critique incapable de reconnaître ces «tropismes étincelants» mais condescendit néanmoins à lui trouver une quelconque utilité. «Elle doit être comme un compteur geiger qui détecte la veine d'uranium dans les scories, les déchets industriels de notre littérature». Aussitôt après, il déplora l'absence notoire de préface dans les recueils de poèmes édités aujourd'hui; il ajouta que le prologue bien senti d'un écrivain connu pouvait mettre en relief un nouvel ouvrage. Du même souffle, il m'informa de sa décision de publier les premiers chants de son inventaire universel. Je devinai alors le sens de sa singulière invitation: ce rimailleur allait me demander de préfacer son bric-à-brac picaresque. Je me trompais à peine.

Avec une certaine admiration, le drôle me confia que parmi les 300 écrivains inscrits à l'Union des écrivains, Jean-Claude Lafleur était le seul dont la réputation à peu près intacte ralliait tous les milieux littéraires de la ville. Celui-ci serait enchanté d'écrire une

courte préface si j'insistais. En effet, ne devais-je pas le rencontrer le jeudi suivant? Il ajouta que Ginette le connaissait fort bien et qu'elle considérait son oeuvre «brillante».

Décidément, l'impudence de François et son sens aigu de la mise en marché m'étonnaient. Je fis mine d'acquiescer. Ce sursis tactique m'aiderait à me tirer d'embarras. Pour plus de vraisemblance, je lui demandai une copie de l'ouvrage que je soumettrais au préfacier qu'il avait pressenti. Nous nous quittâmes dans le brouhaha et le son des guitares.

En tournant l'angle de la rue Berri, ma décision était prise: cette démarche inopportune serait oubliée dans les dédales de mes multiples activités. Au coin de la rue Sherbrooke, je jetai au vent les petits morceaux déchirés du Chant II. L'égoût avala les restes de la Mauritanie, les rizières du Mékong et de la Cordillère des Andes.

Au cours des jours suivants, chaque sonnerie du téléphone m'inspirait quelques craintes. L'insolent n'allait-il pas rappliquer, s'enquérir des résultats de mon entreprise, me soupçonner de l'avoir trompé, m'insulter grossièrement peut-être. Mais rien de cela n'arriva. Les mois qui passèrent accentuèrent mon amertume à l'égard de cet homme qui m'obligeait à une démarche délicate puis m'ignorait. Mes appréhensions s'évanouirent puisqu'à la fin de mars, Savaria m'appela. Il paraissait nerveux. Sa voix déjà haute était cette fois presqu'inaudible. Je finis par reconstituer la cause de son désarroi. Devant la popularité croissante de leur établissement, les proprios de Savaria avaient décidé de ne pas lui renouveler son bail dans le but d'agrandir leur restaurant. «Les maudits, ils veulent démolir ma maison, une maison centenaire, ils vont y goûter, les christs!» se lamenta-t-il en un crescendo harmonisé par l'écho électronique de l'écouteur.

J'empathisai sur le champ. Le souvenir de Ginette était à jamais associé à ce vieux taudis rafistolé. Je lui suggérai de porter ses doléances à la Régie des loyers. Il me répondit qu'il allait le faire le jour même. Il faudrait aussi consulter le comité de logement de son quartier. Il ne connaissait même pas son existence. Je fus vraiment étonné de son ignorance et de sa fragilité.

Mais déjà il ne m'écoutait plus. Il marmonnait sans cesse à quel point cette maison était nécessaire à l'achèvement de son oeuvre. D'une voix hésitante, précautionneuse comme quelqu'un qui est sur le point de révéler un terrible secret, il murmura que l'escalier contenant un aleph. Il ajouta qu'un aleph réunissait à la fois le microcosme et le macrocosme. «Il est à moi! A moi. Personne n'a le droit de me l'enlever», hurla-t-il soudain. La suite prit la forme d'un récit abracadabrant et familier. En voici un compte-rendu expurgé. Savaria avait en effet découvert l'aleph à la suite de son emménagement dix ans auparavant. Ce soir-là, après avoir fumé quatre joints de cachemire, il lui prit la fantaisie de monter à l'étage le vieux bahut qu'il avait trouvé plus tôt dans le

sous-sol. A cause de l'exiguïté de l'escalier, le bahut bascula et il se trouva précipité tête première contre le sol battu de la cave. Il resta longtemps étourdi. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit l'aleph.

- «L'aleph?», m'exclamai-je incrédule.
- «Oui, l'aleph! La première sephirah de la cabale. L'esprit de l'esprit d'où rayonne toute la pensée. Le diadème dont le moi ludique est l'expression omnisciente. De là je tiens l'inspiration, la force, la patience de continuer à ciseler le poème.»

J'étais stupéfié. Le mufle croyait-il m'embobiner bêtement avec cette version adultérine du conte de Borges? Je lui ris cyniquement au nez. Imperturbable, il me défia de venir vérifier ses dires. J'hésitai. Se moquait-il de moi? L'idée me vint de raccrocher; il me brandit à nouveau sa fierté bafouée. Je ne pouvais reculer. J'eus la faiblesse d'accepter.

Ainsi donc, mes premières impressions s'avéraient inexactes. François Savaria était véritablement un cinglé du premier degré. Ce que je croyais être les fantaisies d'un adolescent attardé me signifiait au contraire une démence avancée. Bien que tardif, ce diagnostic ne me déplaisait aucunement. Dans mon for intérieur, j'avais d'ailleurs toujours détesté Savaria. Ces réflexions m'animaient jusque devant la porte de la vieille maison de la rue Duluth. Elle était entrouverte. François n'était pas là. Une odeur de menthe poivrée parfumait l'air du salon. Devant le pot de fleurs séchées, le portrait magnétique de Ginette me souriait, plus réelle que jamais. Sans vraiment le vouloir, je m'approchai d'elle et j'entendis ma bouche prononcer ces mots: «Ginette, oh, Ginette, mon amour, où es-tu? Et pourquoi m'avoir quitté? Je t'aime. Reviens.»

François entra peu de temps après. Sa morosité avait disparu. Il était presque gaillard. Dans ses mains, il tenait un plateau garni d'une théière fumante et de biscuits. «Ah! Garcia, je ne t'attendais pas de sitôt. Un peu de thé et tu files dans le sous-sol. Ca risque d'être inconfortable mais tu t'y feras. L'obscurité absolue et le silence sont de rigueur. L'aleph se trouve entre la dixième et la onzième marche. Là, tu pourras communier à ton aise au corps multiple de Ginette.»

Il ouvrit ostensiblement la trappe dans la cuisine et nous nous engouffrâmes dans un obscur réduit saturé d'humidité. Le plafond me semblait bas. À l'aide d'une lampe de poche, il me désigna l'endroit où je devais m'étendre. Tout près, il y avait une vieille couverture pliée en quatre. «Prends toujours ça comme oreiller. C'est mieux que rien. Bon voyage!» Il remonta et rabattit brutalement la cloison. Aussitôt, la noirceur fut complète.

Le temps me parut interminable. Je me sentais tout à fait ridicule. Un soupçon m'effleura puis, brusquement, s'imposa brutalement. Et si tout ceci n'était qu'un piège horrible et mortel? L'appel angoissé et le thé constituaient en fait les rouages d'une mise en scène diabolique. Le douloureux souvenir des assassins de sous-sol s'ajouta à mon désarroi. Savaria était-il l'un d'eux et

devait-il me tuer pour respecter le rituel inavouable du Souterrain? J'essayai de me raisonner, attribuant la raideur de mon corps à l'immobilité et non au narcotique. Puis la lassitude me gagna. Je clignai des yeux, secouai la tête.

C'est alors que je vis l'aleph.

Me voilà rendu aux frontières de ce récit. Mon angoisse commence ici. Lorsque dans une maison de ferme de St-Joachim, je conçus le projet de falsifier la nouvelle de l'illustre argentin, mon intention était de me conformer aux règles de la création. «Le très grand art est celui dont les imitations sont légitimes, dignes, supportables, et qui n'est pas détruit, ni déprécié par elles, ni elles par lui», écrivait Valéry.

Mais cette démarche implique un risque dont le vertige m'effraie encore. N'allais-je pas m'égarer dans la reproduction outrancière, le détail excessif? Car où commence mon récit, où finit celui de l'aveugle de Buenos Aires? Cette question est infinie comme le chapeau à large bord du bateleur dont la figure anxieuse illumine l'arcane première du Tarot des imagiers du moyen-âge.

Il est certain que l'originalité me tente comme une beauté interdite. Chaque entreprise littéraire cherche en définitive à dire quelque chose de l'ineffable. Mais comment transmettre, dans cette langue empruntée, l'aleph dont ma mémoire garde à jamais le sceau incandescent.

Devant l'indiscible, l'anachorète se tait ou exulte, le poète veut fixer deux ou trois images définitives, le mathématicien rêve du théorème de Gödel, l'astrophysicien invente des trous noirs. Or je ne trouve guère d'images équivalentes. Celles-ci ne résisteraient pas à l'assaut brutal des millions d'événements cruels ou sublimes que j'ai vus ce jour-là sous la rue Duluth. Il est illusoire d'évoquer leur simultanéité. Conformément au modèle, je me contenterai d'en décrire certaines séquences.

À l'endroit indiqué, un point phosphorescent apparut, pas plus gros qu'une tête d'épingle. Il grossit jusqu'à atteindre la taille d'un oeuf. Je crus d'abord qu'il tournait sur lui-même, mais ces révolutions étaient une illusion produite par le spectacle innombrable de la vie. Il était là devant moi, sans aucune perte de volume ou de dimensions. Tous les points de l'espace convergeaient vers lui sans pour autant se superposer, ni s'annuler mutuellement. Leurs vibrations infinies engendraient l'aleph et l'aleph, le monde. Dans cet échange inouï, je vis le soleil, la mer lisse à midi, une route de terre s'enfonçant dans la montagne, la pluie tombant sur les villes d'Amérique. Je vis la fuite éperdue du temps, un glacier raboter les Appalaches et disparaître, Attila incendiant l'Empire, vingt-et-deux générations de Celtes mourir. Dans une cuisine de Florence, je vis un enfant jouer sous une table. Je le reconnus. C'était moi. Je vis tous les sillons de l'océan, les meurtres d'Atlanta, ceux de New York, et de Londres,

le 12 mai. Je vis la faille de San Andrea. Puis une vieille édition anglaise des *Mille et une nuits* dans une bibliothèque, rue Maipù.

Je vis une chambre sordide dans une maison de passe à Mongalore, et dans cette chambre, Ginette. Nos regards se croisèrent - je frémis. Elle était étendue à ma place, contemplant l'aleph! Je vis son atroce agonie une nuit sans lune. Je vis la tension de mes muscles, les transmutations de l'amour.

Je vis l'aleph sous toutes ses formes. Je vis l'aleph dans le ciel et le ciel dans l'aleph. Je vis mon regard fiévreux, la main tremblante qui trace ces mots, puis ton visage. J'eus peur et je pleurai, car mes yeux venaient d'apercevoir cette chose secrète et fugitive: la vie.

J'éprouvai une grande compassion doublée d'une fatigue tout aussi démesurée.

«Alors Garcia?, dit une voix sarcastique. Comment as-tu trouvé la randonnée? C'est mieux que le gyrotron en '67 ou n'importe quel cinérama tridimensionnel. J'espère que tu es conscient de la portée de ce privilège et ». François n'eut pas le temps de terminer sa phrase. À peine étais-je relevé que je le saisis par les chevilles et le fis basculer. Sa chute fut spectaculaire. Je le repris par le col, et lui dis:

- «C'est toi, salaud, qui a montré l'aleph à Ginette? Réponds».
- «C'est elle qui a insisté pour le voir. J'ai voulu l'en dissuader, mais elle n'a rien voulu savoir... Je n'y suis pour rien dans ce qui lui est arrivé.Je te le jure... c'est la vérité... la pure vérité...»

Alors mon dégoût si longtemps contenu éclata. Mon bras droit se comprima puis se relâcha, et François Savaria alla rebondir sur le mur comme un pantin. Je partis en claquant la porte. Cette vermine ne méritait pas que je m'acharne sur lui plus longtemps.

Dehors, en descendant la rue St-Denis, dans le métro, tous les visages me rappelaient Ginette. Je constatai au demeurant que la nuit était fort avancée. J'avais passé plus de six heures dans la cave de la rue Duluth. Cette nuit-là, je ne pus dormir, et je craignais de ne plus jamais pouvoir le faire. Mais deux pensées me consolèrent: l'uppercut gauche administré à Savaria et la démolition prochaine de la maison de la rue Duluth. Le surlendemain, je sombrai à nouveau dans le sommeil.

Entre cette ligne et la précédente, un an s'est écoulé. La vieille maison n'est plus qu'un souvenir qui s'effiloche déjà. Même Savaria s'y est résigné. Avec l'extravagance qui lui est typique, il eut l'idée singulière de lancer son tout nouveau recueil dans les locaux neufs de la «grotte grecque», là où se trouvait justement son ancien logis. Il y eut, dit-on, une foule considérable. Ses éditeurs en profitèrent également pour faire la promotion de leur nouvelle collection. Le recueil fut bien accueilli par les critiques de toutes les tendances. Contre toute attente, les ventes suivirent une courbe ascendante. Il ne fallut pas moins de cinq éditions en

autant de mois pour répondre à la demande. La suite est bien connue. François Savaria obtint le prix Émile Nelligan, puis celui de la Ville de Montréal, loin devant Georges Blondin.

Il est inutile de préciser que je ne vois plus Savaria depuis notre match de boxe. J'apprenais récemment par les journaux qu'il mijotait une suite à ce poème dantesque dans le confort douillet d'un hôtel de Djerba. Ainsi, cet incorrigible sédentaire parvenait à écrire pendant son voyage et sans son talisman.

Je tiens à ajouter deux choses. D'abord, rien n'atteste que ce que j'ai vu dans la cave de cette maison ne soit la manifestation authentique d'un aleph. J'en suis venu à cette conclusion à la suite d'une longue et laborieuse réflexion. Cet aleph serait probablement un faux machiné par mon esprit tourmenté, ou le produit frauduleux d'un subterfuge dont j'ignore encore les buts. Enfin, ce matin, je recevais une petite enveloppe en provenance de la Nouvelle Delhi dont l'écriture incertaine et familière me faisait frémir. En la déchirant, un petit collier d'argent s'en échappa. La chaîne portait, en guise d'écusson, la première lettre du Zohar, les sérifes stylisés du «N» de l'aleph.